

Isabelle,  
l'après-midi

Du même auteur chez À vue d'œil :

*Murmurer à l'oreille des femmes*

*Mirage*

*La Symphonie du hasard, livre 1*

*La Symphonie du hasard, livre 2*

*La Symphonie du hasard, livre 3*

Douglas Kennedy

# Isabelle, l'après-midi

*Traduit de l'américain  
par Chloé Royer*



Titre original : *Isabelle in the Afternoon*  
publié par Hutchinson, Londres

© Douglas Kennedy, 2020. Tous droits réservés.  
© Belfond, 2020, pour la traduction française.  
© À vue d'œil, 2020, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0442-7  
ISSN : 2555-7548

À vue d'œil  
6, avenue Eiffel  
78424 Carrières-sur-Seine cedex  
[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)  
[www.facebook.com/editionsavuedoeil](https://www.facebook.com/editionsavuedoeil)

*Même lit, autres rêves.*

Proverbe chinois

Avant Isabelle, je ne savais rien du sexe.

Avant Isabelle, je ne savais rien de la liberté.

Avant Isabelle, je ne savais rien de Paris – où le sexe et la liberté sont deux motifs éternels.

Avant Isabelle, je ne savais rien de la vie.

Avant Isabelle...

Quand je me replonge dans mes souvenirs...

Avant Isabelle, je n'étais encore qu'un enfant.

Et après Isabelle ?

Après l'« avant » et avant l'« après »... C'est de ça que sont faites les histoires. Surtout celles qui ont trait aux choses de l'intime.

Et, avec Isabelle, tout était intime.

Même lorsque nous ne passions pas l'après-midi enlacés.

L'après-midi et Isabelle.

La vaste trajectoire de cette petite histoire qui se trouve être, pour moi, une grande histoire. Car c'est celle de ma vie.

Toute vie n'est qu'un conte éphémère. C'est ce qui rend mon histoire, la vôtre, la *nôtre*, si essentielles. Toute vie a sa propre portée, si

fugace et mineure qu'elle puisse paraître. Toute vie est un roman. Et toute vie, lorsqu'elle le peut, a ses après-midi avec Isabelle. Quand tout est possible et infini – et aussi volatil qu'une tempête de sable dans le Sahara.

Isabelle, l'après-midi.

L'unique endroit où, à un tournant de ma vie, j'ai croisé le chemin de cette idée si insaisissable :  
Le bonheur.

Paris.

Mes yeux s'y sont posés pour la première fois l'année de mes vingt et un ans. Mille neuf cent soixante-dix-sept, huit heures dix-huit du matin, à en croire la montre à mon poignet. Trois minutes plus tard, je passais sous l'horloge Art déco surplombant l'étendue glaciale de la gare du Nord.

Janvier à Paris. Tout en noir et blanc, envahi d'ombres sans fin. Je descendais du train de nuit en provenance d'Amsterdam, un périple de huit heures, ponctué d'assoupissements passagers dans l'étroit compartiment où j'étais assis. Tout au long du voyage, mon esprit était

resté embrumé par le cannabis fumé légalement dans un *coffee shop* du Prinsengracht, juste avant mon départ. À l'entrée du métro, j'ai trouvé une petite boulangerie où j'ai mis un terme à ma nuit de jeûne grâce à un croissant et un café noir serré. Juste à côté, un tabac : trois francs m'ont valu un paquet de Camel, assez pour la journée. Quelques instants plus tard, comme nombre d'autres passagers sur le quai de la ligne 5 en direction du sud, je me livrais avec délices à ma première cigarette du matin.

À cette heure, il y avait encore la place de respirer dans les wagons de seconde classe. Tout le monde exhalait des nuages de fumée et d'air glacé. Le métro à l'époque avait une odeur pénétrante de bois brûlé et d'aisselles en sueur, et les faibles néons baignaient les wagons d'une lueur souterraine, aigue-marine. De petits écriteaux priaient les usagers de laisser leurs sièges aux mutilés de guerre.

J'avais l'adresse d'un hôtel à Jussieu, dans le V<sup>e</sup> arrondissement. Pas loin du Jardin des plantes. Un hôtel modeste pour un prix modeste : quarante francs la nuit, soit six dollars américains. Ce qui me laissait encore quelques francs pour



me nourrir, m'abreuver, aller au cinéma, fumer, traîner dans des cafés et...

Et quoi d'autre ? Je débarquais sans but ni plan établi. Je venais tout juste de terminer avec un semestre d'avance mes études dans une université du Midwest, et j'avais obtenu une bourse pour entrer dans une école de droit dont le diplôme me garantirait un chemin tout tracé vers les hauts échelons de la vie nationale.

Le fait que mon père n'avait pas subventionné mon éducation en pure perte me rendait à présent digne du plus grand éloge de sa part.

« Bien joué, mon fils. »

Mon père était un homme distant et taciturne. Rien d'un monstre. Rien d'un obsédé de la discipline. Mais absent, même s'il ne voyageait jamais, même s'il rentrait tous les soirs aux environs de dix-huit heures. Il travaillait dans les assurances, possédait sa propre entreprise avec trois employés. Son père à lui avait fait carrière dans l'armée, et on l'appelait toujours « le colonel ». Mon père m'a confié un jour, dans un rare moment de complicité – après que ma mère était morte d'un cancer foudroyant –, qu'il avait passé son enfance dans la crainte de

cet homme et de son martinet. Il n'a jamais été sévère avec moi, et j'ai toujours été un bon élève, soigneux. Le genre qui n'attire pas l'attention, qui fait de son mieux pour satisfaire un père incapable de lui témoigner la moindre affection.

Ma mère, elle, était stoïque. Une femme discrète et visiblement résignée à son destin glacé auprès de l'homme qu'elle avait épousé. Jamais elle ne s'est disputée avec mon père. Elle a joué son rôle d'épouse dévouée, et m'a élevé comme « un bon garçon destiné à un avenir meilleur ». Elle était enseignante et c'est elle qui m'a donné le goût des livres. Contrairement à mon père, elle faisait de son mieux pour que je me sente aimé, et j'ai ressenti son affection, si mesurée soit-elle. Je n'avais que douze ans lorsqu'elle est tombée malade et je ne craignais rien davantage que de la perdre. Sa maladie a été pour moi un long cauchemar de six semaines, et ce n'est que dix jours avant sa mort que j'ai appris la gravité de son cancer. Je savais qu'elle n'allait pas bien. Mais elle écoutait mon père et niait la fatalité. Elle m'a avoué que ses jours étaient comptés, puis elle a été emportée vers un hôpital à une heure de trajet, à Indianapolis.

Pendant des jours, j'ai erré dans un état de traumatisme silencieux. Le vendredi, mon père est venu sans prévenir à l'école, a conspiré en secret avec mon professeur et m'a fait signe de le suivre.

« Ta mère n'a plus que quelques heures à vivre, m'a-t-il dit une fois dehors. Il faut se dépêcher. »

Nous n'avons rien ajouté d'autre sur le trajet de l'hôpital, mais ma mère était déjà dans le coma quand nous sommes arrivés. Mon père a laissé l'oncologue de service faire son travail et confirmer qu'elle n'avait aucune chance de survivre jusqu'au lendemain. Elle n'est jamais sortie de son coma. Je n'ai pas pu lui reparler, lui dire adieu.

Un an après sa mort, mon père m'a annoncé qu'il épousait une femme du nom de Dorothy. Il l'avait rencontrée à l'église. Elle était comptable et, comme lui, réservée et mal à l'aise dans la vie. Elle me traitait avec une courtoisie froide. Lorsque je suis parti à l'université, Dorothy a convaincu mon père de vendre la maison familiale et d'acheter un logement avec elle. Pour être honnête, j'étais plus soulagé qu'autre chose, et

même assez content que mon père ait trouvé cette femme. Elle m'enlevait le devoir d'être là pour lui – même s'il n'avait jamais exprimé ce besoin une seule seconde. Il aurait fallu pour cela se montrer vulnérable en présence de son fils, et mon père n'en était pas capable. Dorothy a décrété que la chambre d'amis me revenait de droit. Je lui en étais reconnaissant mais cette chambre ne me servait que pour les fêtes comme Thanksgiving ou Noël. Le reste du temps, je gardais mes distances. Mon père et Dorothy m'ont témoigné tout le contentement de rigueur lorsque j'ai été admis dans cette grande école de droit. Mais, en tant qu'homme habitué à se méfier du vaste monde au-delà de sa maigre expérience (il n'avait jamais quitté le pays, sauf pour ses quelques mois dans la Navy pendant la guerre), mon père était loin d'être ravi quand, à Thanksgiving, je lui ai annoncé mon intention de me rendre à Paris.

« Tu aurais dû m'en parler, mon fils.

— Justement, je t'en parle. »

Et je lui ai calmement expliqué que tous mes étés à travailler comme clerc pour un cabinet d'avocats du quartier, mes dix heures

par semaine à empiler des livres à la bibliothèque de l'université et une application stricte des vertus de frugalité qu'il prêchait si souvent m'avaient permis de mettre de côté un capital suffisant pour financer plusieurs mois au-delà des frontières américaines. Je m'étais inscrit à des cours supplémentaires pendant les deux semestres précédents, si bien que j'obtiendrais mon diplôme avec plusieurs mois d'avance.

« Je ne suis pas d'accord », a-t-il déclaré.

Mais il n'a pas insisté plus que ça – surtout quand Dorothy a signalé que je venais de lui faire économiser plusieurs milliers de dollars en m'épargnant un semestre de plus. Il m'a conduit à l'aéroport le soir de mon départ, et m'a même glissé une enveloppe contenant deux cents dollars en guise de « cadeau d'au revoir ». Puis, après la plus brève des étreintes, il m'a demandé de lui donner des nouvelles de temps à autre. Sa manière de me dire : « C'est à toi de te débrouiller, à présent. » Pour être honnête, c'était le cas depuis toujours.

Dans le métro, une femme de quelques années de plus que moi toisait ma veste bleue, mon sac à dos et mes chaussures de randonnée.

J'ai vu la conclusion se former dans son esprit : un étudiant américain en vadrouille, complètement perdu. Brusquement, ce cliché m'a été insupportable. J'avais envie de briser les limites et le conformisme qui m'avaient accompagné jusque-là. J'ai même hésité à lui demander son numéro de téléphone et à lui dire : « Attendez de me voir dans une meilleure tenue. » Mais mon français était trop mauvais.

À Jussieu, il y avait un magasin des surplus de l'armée qui vendait des vareuses noires de la Navy – *importées des États-Unis*<sup>1</sup>. J'en ai essayé une. Elle me donnait l'air d'un vagabond à la Kerouac. Quatre cents francs, ce n'était pas une petite somme, mais je porterais ce manteau tout l'hiver, et il me permettrait de me fondre dans le décor, sans attirer l'attention sur mon anxiété d'Américain déraciné.

Car j'étais bel et bien anxieux.

J'étais seul. Mauvais en langues. Sans ami. Éjecté de la ligne droite qui avait toujours défini mon existence.

---

1. Tous les termes en italique sont en français dans le texte (*N.d.T.*).